

ENTRETIEN AVEC LE LÉGAT PONTIFICAL PAUL

Préface du traducteur



Au début de l'année 6877 (qui correspond à septembre 1368), un homme savant nommé Paul arriva d'Italie à Byzance (Constantinople). Il s'agissait du même Paul qui, lors d'une mission diplomatique du pape Urbain auprès de l'empereur Jean Paléologue, s'était proclamé patriarche de Constantinople. Ayant entendu de nombreux blasphèmes proférés par les partisans de Barlaam et d'Akindynos, qui calomniaient la sainte Église de Constantinople, ce Paul souhaita interroger un fidèle de l'Église afin de vérifier la véracité de ces accusations. Informé de cela, l'empereur Cantacuzène invita Paul au palais.

Après avoir discuté avec lui à plusieurs reprises des sujets qui l'intéressaient, il lui démontra que ceux qui raisonnaient comme Akindin et Barlaam raisonnaient mal, et qu'ils étaient, de surcroît, calomnieurs et insolents non seulement envers l'Église de Constantinople, mais aussi envers les saints docteurs, et que la sainte Église de Constantinople raisonnait correctement et était en accord avec tous les saints.

Ces conversations, qui éclairent chaque point de l'étude, sont présentées dans ce livre par parties.

Homme d'État byzantin, empereur de 1347 à 1354, puis, dans le monachisme, écrivain, historien, théologien et publiciste, Jean VI Cantacuzène (dans le rang monastique de Joasaph) (vers 1295-15 juin 1383) a une relation directe et importante avec l'histoire de la Rus' en tant qu'homme politique. Venant d'accéder au pouvoir à Constantinople après une longue guerre civile (1341-1347), il entreprit de réunifier les territoires russes autour de Moscou, divisés par la Horde, la Lituanie et la Pologne, comme en témoignent plusieurs de ses lettres aux princes russes et au métropolite Théognoste. Cette politique fut fidèlement suivie par le patriarche de Constantinople Philothée Kokkine, également impliqué dans les affaires russes (1354-1355, 1364-1376), et par le métropolite de Kiev et de toute la Russie, Cyprien (1375-1406). Cantacuzène rêvait d'unir tous les pays orthodoxes face à la menace turque et de les rapprocher du monde chrétien occidental, d'une union entre les Églises orthodoxe et catholique romaine, mais uniquement sur la base de l'unité de la foi et du respect mutuel.

En tant qu'homme politique, Cantacuzène échoua sur de nombreux plans : il ne parvint pas à achever la Reconquista orthodoxe des vestiges de la Russie. L'empire latin en Grèce et dans les îles byzantines ne parvint pas à surmonter les luttes intestines qui le minaient et se révéla impuissant à empêcher les Turcs ottomans de conquérir l'Asie Mineure et d'envahir l'Europe. Il n'en demeure pas moins l'une des figures les plus marquantes, tant sur le plan historique qu'humain, de la fin de l'empire byzantin. Contrairement aux empereurs paléologues qui l'ont précédé et suivi, et qui tentèrent en vain de trouver de l'aide auprès de l'Occident catholique pour leur pays en déclin, il tenta, comme nous le savons, tout aussi vainement, de trouver du soutien au sein même du monde orthodoxe. Il soutint les forces traditionnelles de la culture byzantine et, grâce à ce soutien, et en grande partie grâce à lui, ce que l'on peut, à mon avis, qualifier de renouveau orthodoxe, se produisit en Europe orientale. Un miniaturiste, contemporain de Cantacuzène, réalisa un double portrait de lui parmi les illustrations d'un manuscrit, Paris, gr. En 1242, conservée à la Bibliothèque nationale de France, l'artiste a représenté, sur un même fond, côte à côte, l'empereur Jean VI Cantacuzène et le moine Joasaph Cantacuzène. Il a ainsi réussi à saisir l'essence même de Cantacuzène, et non seulement son apparence, car Cantacuzène est indissociable du moine et de l'homme politique. «Cet empereur remarquable était depuis longtemps animé d'une aspiration divine et d'une attirance passionnée pour l'ermilage», écrivait à son sujet son ami le patriarche Philothée. «Il était plus fier de l'orthodoxie et des dogmes apostoliques et patristiques que de la couronne impériale et de la robe pourpre.» Un jour, alors que Jean VI Cantacuzène et Jean V Paléologue, durant leur règne conjoint (de février 1347 à avril 1353),

jetèrent un coup d'œil dans la cellule du vieil ermite, ce dernier se serait adressé à Cantacuzène en l'appelant «Père Abbé», et peu après, lui aurait envoyé à Constantinople du pain sec, de l'ail et des oignons, en lui disant de transmettre : «Tu seras moine, et voici ta nourriture !» En l'empereur Cantacuzène, ses contemporains voyaient un moine. Et cela n'a rien de surprenant : dès le début de sa carrière, Cantacuzène était étroitement lié aux milieux antilatins, monastiques, hésychastiques et, plus généralement, aux cercles ecclésiastiques influents, notamment à Grégoire Palamas, qui devint à bien des égards son alter ego. La fidélité à l'orthodoxie devint partie intégrante de son programme politique.

Lorsque Cantacuzène, cédant le trône au rebelle Paléologue en décembre 1354, abandonna le pouvoir pour se consacrer à la vie monastique, il ne put ignorer que l'État byzantin, en pleine désintégration, était voué à l'échec et incapable de protéger ses sujets du pillage économique des Italiens comme du pillage militaire des Turcs. Entre-temps, l'Église byzantine, au contraire, s'était renforcée et avait consolidé sa position dogmatique durant les longues controverses hésychastes des années 1340-1360, devenant

l'élément le plus stable de l'Empire byzantin et conservant son influence en Asie Mineure, en Syrie, en Égypte et en Europe orientale. Le moine Cantacuzène ne rompit nullement avec la cour; il continua de se proclamer ouvertement empereur et poursuivit son activité politique, n'en modifiant que les méthodes. Si auparavant sa politique était au service de la théologie, il la menait désormais par le biais de celle-ci. L'unification de l'effort ascétique individuel et de l'activité sociale se produisit à Byzance, vraisemblablement dans les années 1330. Certaines vies de saints relatent comment des personnes ayant fui le monde y revinrent, avec pour objectif de le sauver. Selon leurs vies, Grégoire Palamas et Maxime le Kapsokalyvite reçurent des commandements mystiques les enjoignant d'enseigner aux autres ce qu'ils avaient accompli. Maxime reçut également l'ordre de parler «devant les hommes, et non devant les rochers du désert» de la part d'un hésychaste aussi éminent que Grégoire le Sinaïte.

Au début, l'auditoire des nouveaux prédicateurs se limitait aux cercles monastiques, mais lors de leurs débats avec les «Occidentaux» Barlaam et Akindynos, leurs voix résonnèrent dans tout le pays. Leur audience s'étendit également de façon spectaculaire. «Vous ne voulez pas me faire confiance à la légère, comme à un moine», dit la Grâce personnifiée par la plume de Grégoire Palamas. «...Vous ne le souhaitez pas ? Et c'est avec une épouse chaste, que vous aimez, que je vous salue et vous reçois tout autant... Vous craignez peut-être la pauvreté et la simplicité de la vie monastique, le fardeau du jeûne, la rigueur des autres privations, les contraintes de toute vie, l'originalité de ce mode de vie; vous ne pouvez vivre hors de la ville, sans foyer, sans convoitise ? Vivez dans votre propre ville, considérez-la comme la vôtre, comme bon vous semble ; ayez une demeure adaptée au climat, de quoi vous nourrir et vous vêtir – et contentez-vous de cela. Je ne vous oblige pas à renoncer durement à tout contre votre gré : ne recherchez que le nécessaire et ne



vous adonnez pas à la cupidité.» Cette tendance est exprimée avec encore plus de force par Nicolas Cabasilas : «...et les arts peuvent être utilisés sans nuire, et rien ne s'oppose à aucune occupation. Un commandant peut commander des troupes, un agriculteur peut cultiver la terre, et un dirigeant peut gérer les affaires... » Et il n'est pas surprenant que les ascètes «silencieux», les hésychastes, aient commencé... L'hésychasme, visant à influencer la politique, devint dans une certaine mesure un mouvement socio-politique.

Conversation avec le légat pontifical Paul

Conversation que l'empereur Cantacuzène eut au mois de juin de la cinquième indiction de l'an 6875 avec le seigneur Paul, venu du pape accompagné du comte de Savoie et qui, métropolitain de Thèbes, venait d'être nommé patriarche de Constantinople par le pape.

1. L'empereur Paléologue, venant de Hongrie, et le comte de Savoie, venu de ce pays avec le seigneur Paul, ancien métropolitain de Thèbes, mais désormais nommé patriarche de Constantinople par le pape, se rencontrèrent à Sozopol. La question de l'unité des Églises fut alors soulevée entre eux, c'est-à-dire entre le comte et Paul. L'Empereur leur répondit ainsi :

«Je ne peux rien dire à ce sujet, à ma seule discrétion. À moins, bien sûr, que nous ne retournions à Constantinople, car mon père l'Empereur s'y trouve, ainsi que le Patriarche, et son concile entendra vos propos ; nous vous répondrons alors ensemble.»

2. À leur arrivée à Constantinople, lorsque Paul voulut et tenta de rencontrer le Patriarche pour discuter avec lui de la question de l'Église, celui-ci refusa, disant :

«Comment pourrais-je le rencontrer en présence du concile et discuter de questions concernant l'Église, alors qu'il n'a pas apporté de lettre du Pape ? Mais s'il souhaite s'entretenir avec moi en privé, de manière amicale, je lui accorderai ma permission.» Cela parut extrêmement pénible au comte et à Paul, et y vit un certain mépris, si bien que ce dernier commença à exiger résolument une réponse à ces questions. Puisque l'empereur Paléologue, le patriarche et les évêques avaient demandé à l'empereur Cantacuzène de le rencontrer à cette fin et de s'entretenir avec lui, il entreprit de mener lui-même le différend. Le jour convenu, son fils, l'empereur Paléologue, sa fille, la despine Hélène, l'empereur Andronicus, le despote Manuel, leurs enfants, quelques archontes et son père spirituel Marc, ainsi que trois évêques – ceux d'Éphèse, d'Héraclée et d'Andrinople – et d'autres archontes élus, arrivèrent avec lui au palais des Blachernes. Paul entra également et, après les salutations d'usage, s'assit.

3. Une fois tout le monde assis, l'empereur Cantacuzène lui demanda :

«Quel est votre désir et votre volonté ? Que cherchez-vous ?»

Il répondit :

«L'unité de l'Église.»

L'Empereur répliqua :

«Vous œuvrez pour une cause juste et agréable à Dieu, mais par quels moyens : la force et l'autocratie, ou la persuasion, la vérité, la communion et les ordonnances ecclésiastiques ?»

Il répondit :

«Par la persuasion et la vérité, et conformément aux ordonnances et à l'ordre ecclésiastiques.»

4. L'Empereur, après avoir remercié Dieu et lui pour son avis et sa réponse, dit :

«Les hommes, n'ayant pas gardé le commandement divin de paix, se sont livrés à des passions et à des actes monstrueux et se sont divisés : certains sont devenus ennemis des chrétiens et de ce qui est inhérent à leur âme et à leur corps, comme les impies et les disciples de Mahomet; d'autres, ennemis de leurs biens, et parfois même de leurs corps, comme ceux de notre foi et fidèles de l'Église, c'est-à-dire les Bulgares, les Serbes et autres.» Car s'ils venaient à piller nos biens, la guerre éclaterait, et des morts s'ensuivraient inévitablement. Mais il en est d'autres qui semblent être amis entre eux; ils appartiennent à la même tribu, mais ils l'ont oublié et deviennent les ennemis de ceux qui font affaire avec eux. En effet, si quelqu'un, par la tromperie, parvient à obtenir d'un autre quelque chose de grande valeur en donnant peu en retour, il ne considère pas l'acquisition comme prédatrice, frauduleuse, presque un vol, mais s'en réjouit comme s'il avait accompli une bonne action, et finit par devenir l'ennemi de l'autre.

5. Il en est de même avec les ennemis, mais voici ce qu'il en est avec les amis. Les amis sont ceux qui, venus de pays et de contrées différents, se traitent avec amitié, comme nous le faisons : tu es de Calabre (car il était calabrais de naissance), et moi, je suis d'ici. Il y a aussi ceux qui sont devenus amis : certains de villes différentes, d'autres du même pays et de la même famille. Et

d'autres encore sont plus proches : père et fils, frère et frère. L'homme et la femme ne sont pas seulement amis, ils sont aussi une seule chair (Gen 2,24). Mais aucune amitié, aucune union, même la plus parfaite, parmi celles que j'ai citées, ne peut se comparer à l'unité spirituelle et à l'amour de l'Église. Et pourquoi parler de la multitude ? Même une seule personne, même un individu, ne peut être entier et uni comme l'homme spirituel, c'est-à-dire l'Église, car l'Église est le corps du Seigneur, dont le Christ est la tête.

6. Par conséquent, celui qui veut diviser l'Église divise le corps même du Seigneur et est lui-même celui qui l'a crucifié et lui a percé le côté d'une lance. Je le compare d'abord à celui qui l'a crucifié, celui qui a causé le schisme actuel. Mais j'ajouterais que celui qui aurait pu unir l'Église, mais qui ne l'a pas fait, par préjugé ou pour quelque raison que ce soit, ne vaut pas mieux que le premier. De cet homme, même la couronne sanglante du martyr ne saurait le délivrer du châtement; car je suis du côté de celui qui a dit : «Si quelqu'un souffre, il n'est couronné que s'il a souffert selon la loi» (II Tim 2,5). J'affirme que ce n'est pas seulement grâce à la multitude des personnes que le Christ a sauvées que la providence de son incarnation s'est accomplie, mais que même s'il n'y avait eu qu'un seul homme au monde, pour lui seul, il se serait incarné et aurait souffert pour le sauver. Par conséquent, si je ne comprenais pas le grand mal que représente la division de l'Église, le châtement de Dieu aurait été modéré. Mais puisque je sais précisément et clairement combien l'unité peut apporter de bien et combien un schisme peut causer de mal, si nous avons la possibilité d'atteindre cette unité et qu'elle n'est pas réalisée, je ne sais comment je supporterai le châtement qui la mérite. Je le dis, témoignant devant Dieu et ses anges élus que, s'il m'envoyait mourir par le feu pour l'unité de l'Église, je ramasserais moi-même le bois, l'allumerais et entrerais dans le feu avec un désir et un zèle accrus.

7. Et ne me dites pas que je dis cela simplement parce que je souhaite que l'Église romaine rejoigne la nôtre; car, d'une part, je suis convaincu que notre Église pense correctement – comme le Christ lui-même, ses disciples et ses apôtres l'ont enseigné – et je suis prêt à mourir mille fois pour cela; c'est parfaitement clair, et vous, comme nous, n'y voyez rien d'insurmontable. Mais, d'un autre côté, tout en attestant que nos opinions sont bonnes et justes, vous croyez aussi que les vôtres le sont, puisqu'elles ne contredisent pas nos pensées et nos paroles. C'est pourquoi je déclare que je suis prêt à livrer mon corps aux flammes afin de révéler la vérité nue et éclatante devant Dieu et les hommes, si tant est qu'il y ait vérité dans ce que vous dites. Car nous n'y croyons pas.

8. Or, puisque les actes et la vérité sont dans cet état, nul – ni de notre Église ni de l'Église romaine – ne peut prétendre œuvrer davantage que moi pour l'unité. Car, depuis ma plus tendre enfance, je suis animé du désir ardent de voir l'unité de l'Église. Je crois que cela ne s'est pas produit parce que, depuis le moment où la division de l'Église est devenue générale jusqu'à présent, vous avez abordé la question de l'unification non pas en amis et frères, mais d'une manière pédante et autoritaire, comme si vous étiez des seigneurs, déclarant que ni nous ni personne d'autre ne pouvons avoir d'opinions différentes ou contraires à ce que le Pape dit ou dira, puisqu'il est le successeur de Pierre et qu'il parle comme le Christ. Au contraire, nous devons écouter ses paroles avec un cœur et une tête inclinés, comme si elles venaient du Christ lui-même.

9. Sachez donc, Monseigneur, que tant qu'une telle opinion prévaudra parmi vous, la réunification de l'Église sera impossible. Mais si vous souhaitez le bien commun, écoutez mon conseil et ne me prenez pas pour un homme orgueilleux et vantard. Nous, commandants, lorsque nous nous préparons à partir en campagne et à envahir les terres de nos ennemis, nous suivons non seulement notre propre jugement, mais aussi les conseils des soldats stationnés à la frontière, que nous appelons les yeux de l'armée. Bien que nos connaissances diffèrent considérablement, nous acceptons leurs opinions, en tant qu'experts et personnes connaissant bien les régions frontalières. Étant donné que je suis plus expérimenté que vous en matière d'affaires locales, veuillez accepter mon conseil. Le voici :

10. À savoir : il est nécessaire de tenir un concile catholique et œcuménique, réunissant à Constantinople les évêques relevant de l'autorité du patriarche œcuménique – aussi bien ceux proches que ceux éloignés, tels que : le métropolitain de Russie avec plusieurs de ses évêques, les métropolitains de Trébizonde, d'Alanie et de Zichyia, ainsi que d'autres patriarches : Alexandrie,

Antioche et Jérusalem, et en outre : le Catholicos d'Ibérie, le patriarche de Tarnovo et l'archevêque de Serbie; un concile auquel le pape...

12. Enfin, considérons l'absurdité de la situation : après avoir été rebaptisé de notre foi, on se retrouve totalement rejeté et privé du premier baptême, puisqu'il n'y a pas de second baptême, car on ne reçoit qu'une seule fois le baptême chrétien. Une telle personne devient inévitablement impie, car il est clair que celui qui n'est pas baptisé n'a pas Dieu. Et il est clair, comme nous l'avons dit précédemment, que ceux qui agissent ainsi, au lieu d'être nos amis, nos frères et nos membres du corps spirituel du Christ, deviennent nos ennemis – non seulement en ce qui concerne les biens matériels, mais aussi les âmes elles-mêmes. Or, comme nous l'avons dit au début, c'est là une caractéristique des méchants !

13. Par conséquent, si les choses se passent comme je l'ai dit, il en sera heureux ; mais sinon, un schisme se produira, tant parmi ceux qui sont loin que parmi ceux qui sont à Constantinople même. Certains fuiront vers des terres étrangères, d'autres se soumettront à notre volonté, et d'autres encore y résisteront jusqu'à la mort, se considérant comme des martyrs. Car c'est ce qui arriva sous mon ancêtre et autocrate, l'empereur Michel, le premier des Paléologues : cela se fit non comme je le conseille maintenant, mais comme vous vous efforcez de le faire. De là naquirent la tyrannie et une grande persécution, mais en vain; sa cause s'affaiblit rapidement et tout revint à son état antérieur. C'est pourquoi, afin que cela ne se reproduise pas, écoutez mes paroles et mes conseils.

14. Ayant entendu cela de l'empereur, Paul dit :

«Quel profit en retire-t-il de rassembler un grand nombre ? Je me tourne vers toi seul, et par toi tout m'est accessible, car tu es comme une broche sur laquelle tout est suspendu comme des morceaux de viande; si tu bouges, ils bougeront avec toi.»

15. L'Empereur :

«Il n'en est rien, Monseigneur. Je dirai pour ma part que si j'étais du genre à me laisser facilement persuader par vos paroles, et si vous y parveniez, vous ne devriez certainement pas vous fier aux miennes, car si j'étais si facilement persuadé, je me tournerais tout aussi facilement vers autre chose. Quant à la nécessité d'examiner les questions qui suscitent et persistent des controverses, je suis d'accord, j'approuve et je la souhaite de tout cœur. Et lorsque, après examen, il s'avérera que votre enseignement est sain, vrai et ne contredit pas nos dogmes, alors je serai le premier à l'accepter et à l'aimer. Autrement, n'espérez rien de ce que vous souhaitez de moi.

16. De plus, si je suis comme une broche et que tout le monde s'accroche à moi, comme vous le dites, ce n'est pas si simple; ces gens me suivent en ces matières, acceptant mes paroles et s'y inclinant comme participant à la vérité divine et aux dogmes corrects, et d'aucune autre manière. Il y a quelque temps, lorsque la question des dogmes de l'Église s'est posée, ces questions furent examinées – non pas une, mais deux et trois fois – et l'Église exprima son opinion à ce sujet. Mais certains, non convaincus même par cela, dirent : «Nous sommes d'accord avec tes préceptes en tout ce qui concerne les corps; nous accueillons ces préceptes et les suivons, nous soumettant à toi, puisque tu es notre empereur. Mais sur ce qui nous paraît nuisible à nos âmes, nous ne pouvons te suivre.» Ainsi, ils demeurent fidèles à leur volonté jusqu'à ce jour, bien que moi, en tant qu'autocrate, je puisse très bien leur appliquer tout ce que je veux de mon autorité : confiscation, exil, peine de mort. Mais cela n'est pas convenable à notre Église, car une foi qui nous est imposée n'est pas la foi. Si donc ces quelques-uns ici présents, que l'on peut facilement dénombrer, ont refusé d'écouter la décision de l'Église ou la nôtre, combien moins écouteront les nombreux croyants vivant loin d'ici !

17. Paul :

«Il n'y a pas de vraie foi sans la décision du Pape; et il en ressort clairement que, depuis votre rupture de communion avec lui, les méchants ont pris le dessus et se sont emparés de vos terres.»

L'Empereur lui répondit :

«Vos paroles concernant la domination des méchants sur nous depuis notre rupture de communion avec le Pape ne sont pas convaincantes : ils ont conquis Antioche, une ville importante

et renommée, ainsi que de nombreuses forteresses de cette région avant le schisme. De plus, une grande partie de votre territoire fut conquise bien avant cela. Je pense notamment à l'Afrique, à Carthage et à d'autres terres proches de l'Espagne. Par conséquent, votre affirmation selon laquelle les méchants se seraient emparés de nos terres à cause d'un schisme au sein de l'Église est sans fondement. Cela est dû à nos nombreux autres péchés, dont nous ne nous repentons pas.

18. Quant à notre foi, je déclare que non seulement nous sommes convaincus de l'avoir conservée inchangée jusqu'à ce jour, telle que nous l'avons reçue du Christ, des apôtres et de leurs successeurs, mais vous-mêmes en témoignez et affirmez que nos convictions ne contredisent pas les vôtres. Si vous osez prétendre le contraire, vous vous trompez lourdement. «S'ils ne contiennent ni vérité, ni justice, ni droiture, qu'ils allument un feu et que nous y entrions !»

À la question de Paul sur le moment où le feu serait allumé, l'empereur répondit :

«Je ne me lèverai pas de mon trône tant que le feu ne sera pas allumé.» Pendant un certain temps, Paul a peut-être cru que ces paroles n'avaient pas été prononcées par l'empereur.

«Si vous êtes d'accord avec mes paroles et que vous vous adressez au Pape pour accomplir sa volonté, car elle est juste et bonne, alors le Pape vous donnera non seulement les moyens de défendre vos frontières et de satisfaire vos autres desseins, mais aussi l'anneau qu'il porte. Sinon, sachez ceci : une grande et terrible puissance s'abattra sur vous, et vous subirez de grands malheurs.»

22. L'Empereur, souriant légèrement, lui dit :

«Une alliance suppose plus qu'un anneau. Disons que le Pape vous donne sa robe avec l'anneau, et rien de plus. Ainsi, il tiendra sa promesse, mais cela ne nous sera d'aucun profit. Je plaisantais. Plus sérieusement, si les dogmes auxquels le Pape et vous adhérez s'avèrent justes et vrais, nous les accepterons de plein gré, sans aucune aide ni présent.» Sinon, ni le feu, ni l'épée, ni le sabre ne nous contraindront à dévier des dogmes vrais et justes, car il nous est dit : «Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent tuer l'âme» (Mt 10,28), et aussi : «Personne ne peut arracher mes brebis de la main de mon Père» (cf. Jn 10,29). Ainsi, personne ne peut arracher les brebis qui sont dans la main du Christ, même s'il les fait mourir dix mille fois.

23. Lorsque Paul dit : «Je considère les chrétiens qui vivent parmi les méchants comme étant au même niveau que ces mêmes méchants, car ils souffrent en entendant chaque jour le nom du Christ blasphémé», l'empereur répondit : «Non seulement je ne les considère pas tous comme méchants, comme tu le dis, mais je pense que beaucoup d'entre eux sont meilleurs et plus pieux que beaucoup de ceux qui vivent dans ces contrées. Car ceux-ci, se trouvant en captivité et entre les mains des méchants pour des péchés connus de Dieu, et sans même la possibilité de partir, gardent néanmoins leur sainteté et leur foi avec plus de soin que ceux-ci.

Et certains de ceux d'ici fuient là-bas, tandis que d'autres, ne pouvant le faire facilement, restent ici contre leur gré. C'est pourquoi j'ai dit que je considère les chrétiens de là-bas comme orthodoxes, mais ceux-ci, comme méchants. Leur sort est connu du juste juge – Dieu !» Que les chrétiens captifs, entendant le nom de Dieu blasphémé, ne subissent aucun mal est clairement démontré par le fait que les confesseurs victorieux et les saints martyrs, bien que chrétiens, n'ont subi aucun mal en entendant Dieu blasphémé. Les premiers sont morts de mort naturelle, sans martyre, et sont allés rendre compte de leurs actes ; tandis que les autres, au moment décisif, se sont livrés au martyre, afin d'acquérir par lui des couronnes éternelles et impérissables.

24. Après ces paroles, la conversation prit fin. Lorsqu'ils eurent repris leur souffle, l'empereur demanda de nouveau, comme précédemment :

«Que pensez-vous de ce qui a été dit, évêque ? Si c'est injuste, dénoncez l'injustice; mais si cela s'avère vrai et juste, écoutez mes paroles et mon conseil !»

Paul :

«Face au Christ et à la vérité, comme je l'ai dit précédemment, je le répète : ce que vous dites est saint, excellent et vrai. C'est pourquoi je consens et j'approuve la convocation du concile.»

25. L'Empereur :

«Que mes actes et mes paroles soient clairs et compréhensibles, afin qu'ils n'aient plus besoin d'explications. Si vous désirez un concile comme les anciens conciles œcuméniques, c'est

excellent, sans aucun doute. Mais si vous voulez venir nous enseigner la vérité, nous n'invitons pas les enseignants, et si vous voulez être juges, encore moins. Comment peut-on être à la fois juges et partie à la dispute ? Mais si vous venez avec amitié et fraternité, sans hostilité ni arrogance, en personnes sincèrement en quête de vérité, de paix et d'harmonie, cela plaira à Dieu et nous sera agréable, à nous ses serviteurs. Si donc, réunis, nous examinons nos points de vue respectifs et parvenons à un accord, gloire à Dieu saint !» Si toutefois Dieu, qui guide et anime toute chose, devait, à cause des péchés qu'il connaît, permettre qu'une telle discorde surgisse à nouveau entre nous et vous, et qu'un différend s'enflamme, alors, de peur que le lien ne soit rompu et que l'inimitié et une discorde plus grande encore ne s'installent parmi nous, que chaque Église demeure dans sa position actuelle, afin que tous puissent de tout cœur demander et implorer Dieu, le Pacificateur, de répandre sa sainte paix et l'unité selon la manière qu'il connaît lui-même.

26. Après que l'empereur eut ainsi parlé et que Paul eut donné son consentement, il fut décrété que ce concile se tiendrait à Constantinople entre le début du mois de juin de la cinquième indiction de l'an 6875 et la fin du mois de mai de la septième indiction.